HAL
open science

Die große Genesis-Dichtung. Juden und Christen im Gespräch über das erste Buch der Bibel im Midrasch Genesis Rabba, Paderborn, Brill Schöningh, 2022, XX + 522 pages (“Encounters between Judaism and Christianity, 2”)

José Costa

▶ **To cite this version:**

José Costa. Die große Genesis-Dichtung. Juden und Christen im Gespräch über das erste Buch der Bibel im Midrasch Genesis Rabba, Paderborn, Brill Schöningh, 2022, XX + 522 pages (“Encounters between Judaism and Christianity, 2”). 2023, p. 241-244 (sous presse). hal-03992987

HAL Id: hal-03992987

https://univ-sorbonne-nouvelle.hal.science/hal-03992987

Submitted on 19 Feb 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Matthias MORGENSTERN, *Die große Genesis-Dichtung. Juden und Christen im Gespräch über das erste Buch der Bibel im Midrasch Genesis Rabba*, Paderborn, Brill Schöningh, 2022, XX + 522 pages (« Encounters between Judaism and Christianity, 2 »).

Matthias Morgenstern (par la suite l'A.) est professeur en études juives et science des religions à l'Université de Tübingen. Il a pour particularité, assez rare, de bien connaître à la fois le judaïsme ancien et moderne et de s'y intéresser avec des perspectives multiples (théologique, exégétique, littéraire et culturelle). Ses publications comportent des traductions annotées du *Talmud Yerushalmi* et des écrits de Luther sur les juifs ainsi que des volumes consacrés à Isaac Breuer, Gershom Scholem, le théâtre israélien et l'incontournable question du genre. Son dernier ouvrage, que nous recensons ici, porte sur un commentaire de la Genèse, le Midrash *Be-reshit Rabba* (par la suite BR), dont la rédaction finale est située en Palestine dans la première moitié du Ve siècle de notre ère.

Comme le signale l'A. dans son introduction, Saint-Augustin distingue trois types de théologies qu'il qualifie de *civilis*, *naturalis* et *fabularis*. Il n'y a pas vraiment de *theologia naturalis* chez les rabbins antiques, mais la *theologia civilis* peut être rapprochée de la *halakha* et la *theologia fabularis* de la *aggada*. La *aggada* (« récit ») est la dimension littéraire et historique de la tradition rabbinique. BR appartient au genre du Midrash aggadique, dont il est l'un des premiers représentants et constitue donc une composition littéraire (*Dichtung*), dans laquelle les rabbins développent leur conception de l'histoire, des origines du monde jusqu'au salut messianique. L'A. ne perd jamais de vue que si BR est formellement un commentaire, il relève également du domaine des « belles-lettres » avec ses récits biographiques et hagiographiques, ses légendes, ses paraboles voire ses fables (comme celle du loup et de la grue, qu'il reprend à Ésope)[1]. Contrairement à la théologie chrétienne du *logos*, celle de BR est narrative et recourt volontiers au mythe, notamment dans sa description anthropomorphique de la divinité.

L'A. nous offre un livre ambitieux, qui sans être un commentaire exhaustif de BR s'attache à appréhender ce Midrash dans sa globalité, tout en étudiant dans le détail un nombre appréciable des traditions qui le composent. Il traite successivement les motifs de la création, du Dieu unique, du couple originel (Adam et Ève), du Temple de Jérusalem, du rire de Sara et de la naissance d'Isaac. Le reste du propos tourne essentiellement autour d'un autre couple, celui de Jacob et Ésaü (sans oublier son petit-fils Amalec). Pour l'A., BR n'est pas une simple compilation de traditions, mais un ouvrage doté d'une réelle cohérence. Cette cohérence tient à des facteurs internes comme externes.

Sur le plan interne, les rabbins qui s'expriment dans BR poursuivent le projet initié par les *tanna'im* : transformer le judaïsme du Temple en judaïsme des deux *Torot* (Tora écrite et Tora orale). Le Temple est loin d'être absent de BR, mais dans son commentaire de la création et de la ligature d'Isaac, il s'efforce de remplacer la théologie du Temple par une théologie de la Tora. Le nom même du mont Moria renvoie à l'idée de substitution et de changement[2] : de même qu'Isaac a été remplacé par le bélier, le culte sacrificiel laisse place à un autre culte, caractérisé par l'étude de la Tora et la prière. Un passage de BR (64, 10) fait probablement allusion à l'empereur Julien, dit l'Apostat et à sa tentative avortée de reconstruire le Temple. Sa conclusion est significative : c'est désormais le *scolasticus de-orayta*, c'est-à-dire le rabbin, qui doit guider Israël dans son histoire.

Sur le plan externe, BR propose une lecture de la Bible susceptible de répondre au défi du christianisme, devenu religion officielle de l'empire romain[3]. C'est un point essentiel pour

[1] Voir également un groupe de traditions qui sont toutes organisées autour du chiffre six (p. 50-60).

[2] Un texte de la *Pesiqta Rabbati* (40) est encore plus explicite que BR sur ce point. Les chrétiens partagent avec les rabbins l'idée que le culte ancien a laissé place à un culte nouveau (p. 178-179).

[3] BR (63, 8) semble situer le début de l'empire chrétien plus tôt, sous le règne de Dioclétien ! (p. 304-308).

l'A. qui parle de « juifs et chrétiens en dialogue sur le premier livre de la Bible dans le Midrash *Genèse Rabba* »[4]. Il est conscient que ce dialogue n'est pas explicite, mais l'hypothèse de son existence permet de mieux comprendre des textes qui sans cela restent difficiles à saisir. Les rabbins sont par ailleurs réputés pour leur style allusif et l'absence d'une polémique ouverte suggère qu'ils ne sont pas dans une démarche d'exclusion. A une époque où les identités religieuses juive et chrétienne sont encore fluides, ils cherchent plutôt à séduire et à attirer ceux qui évoluent dans les marges des deux groupes. Leur but n'est pas non plus d'opposer une interprétation à une autre, mais de souligner que le texte biblique est susceptible de recevoir de multiples interprétations. La meilleure réponse au christianisme est parfois de privilégier l'ambiguïté.

Selon l'A., la meilleure preuve de ce que BR est de bout en bout préoccupé par le rapport au christianisme est son intérêt constant pour la figure d'Ésaü, même quand le texte biblique commenté ne l'appelle pas nécessairement (p. 263, 321). Ésaü est identifié à Édom et à Rome, le principe du mal. Jacob est au contraire le nouvel Adam qui n'engendre que des justes et enseigne les commandements et la liturgie synagogale[5]. En-deçà ou au-delà de cette opposition, il y a ce qui rapproche les deux personnages : leur origine et leur gémellité. A travers Ésaü, BR tente de penser le statut paradoxal du christianisme, en même temps proche et éloigné des rabbins. C'est dans l'exil édomite qu'est conçu un judaïsme nouveau, où les distinctions géographiques sont secondaires (p. 364)[6]. Les points de contact entre BR et le christianisme, repérés par l'A., sont trop nombreux pour être abordés ici dans leur totalité. On peut néanmoins citer le rôle de la Tora dans la création, l'interprétation du pluriel quand il est associé à Dieu, l'Adam cosmique, le penchant au mal, la relativisation de la faute d'Adam, son enterrement à Hébron et non sur le mont Moria, la déchirure du rideau du Temple, le statut ambivalent du martyre, l'identification de Melchisédec avec Sem, la conception d'Isaac qui semble ne mobiliser que la « matrone » Sara et Dieu (il en est de même, dans une large mesure, pour la grossesse de Rébecca), la naissance d'Isaac le jour de Pâque, Abraham qui porte le bois du sacrifice comme une croix, Rébecca qui était doublement vierge et dénuée de matrice, le lien entre Édom et le soleil…

L'A. signale au moins quatre stratégies de BR dans sa relation avec le christianisme : la prévention, le dépassement, l'honnêteté intellectuelle et la parodie. Par « prévention », il faut entendre une exégèse « réaliste » qui vise à rendre moins aisée l'appropriation chrétienne du texte biblique, souvent allégorique. Le dépassement suppose une acceptation au moins implicite et partielle des opinions adverses : BR laisse entendre, par exemple, que la conception virginale de Marie est « dépassée » par les grossesses miraculeuses de Sara et Rébecca. Les rabbins manifestent de l'honnêteté intellectuelle, quand ils laissent entendre que les objections de leurs interlocuteurs ne sont pas dénuées de pertinence et que leurs propres réponses ne sont pas pleinement convaincantes, même si l'autorité de leur tradition l'emporte en dernier ressort. Les parodies rabbiniques se moquent, entre autres, du baptême et de la Trinité.

L'espace de la discussion peut être directement projeté dans le texte biblique avec Sara qui rit « au milieu de ses proches » (des proches qui incluent les judéo-chrétiens) (p. 184, 202-203) ou Dieu qui façonne une matrice pour Rébecca (matrice qui va accueillir Israël et Édom) (p. 337)[7]. Afin de défendre leur interprétation de l'histoire, les rabbins recourent à plusieurs

---

[4] C'est le sous-titre du livre.

[5] Voir le triangle qu'il forme avec Jacques le frère-cousin de Jésus et Rabbi Yehuda ha-nasi (Jacob et Rabbi Yehuda ha-nasi sont les « antitypes » de Jacques) (p. 352-355, 382-393).

[6] Voir cependant BR 81, 5, où Ésaü empêche l'enterrement public de Rébecca et que l'A. interprète en relation avec la dormition de la Vierge et la tombe de Rachel (p. 338-340).

[7] « Et Sara a ri au milieu de ses proches » est la version modifiée de Gn 18, 12 « pour le roi Ptolémée ». Voir aussi, dans le même contexte, le problème de la version hébraïque de Gn 2, 2 (pointé par Saint-Jérôme) où Dieu travaille le septième jour et profane donc le shabbat (!) et une éventuelle allusion à la crèche de la Nativité (p.

reprises à l'uchronie : il aurait été approprié qu'Adam ait douze fils, que la Tora soit donnée par lui, qu'Abraham le précède, que Rébecca engendre « les douze tribus »… Ils n'hésitent pas à brouiller les frontières entre les patriarches en affirmant qu'Isaac est aussi appelé Abraham et Israël. C'est peut-être un procédé du même ordre que l'on trouve dans le Coran (2, 133), quand il fait d'Ismaël le père de Jacob. Quant au Midrash postérieur des *Pirqe de-rabbi Eli'ezer*, il puise, plus nettement encore que BR, à des sources extérieures, chrétiennes et musulmanes et se montre plus polémique à l'égard du christianisme qu'à l'égard de l'islam[8].

A la démarche du savant, l'A. allie les préoccupations d'un théologien protestant qui souhaite poursuivre, dans des conditions nouvelles, un dialogue judéo-chrétien entamé lors de la période antique et qui, par la suite a maintes fois « dérapé ». Selon lui, les *Midrashim*, longtemps méprisés ou oubliés par les chrétiens et la culture occidentale, sont susceptibles de contribuer à l'exégèse biblique contemporaine et à redonner du sens dans une époque comme la nôtre marquée par la complexité, la confusion et le pluralisme. Il reconnaît cependant qu'il n'est pas simple de créer des ponts entre l'Antiquité tardive et le début du XXIe siècle. Nous tenons à tout cas à féliciter le savant pour l'œuvre accomplie. Elle a été certes anticipée par de nombreux travaux (Neusner, Boyarin, Schäfer, Grypeou-Spurling…), que l'on retrouve dans la bibliographie, mais l'A. a le mérite d'avoir exploité systématiquement l'hypothèse d'un Midrash en dialogue avec le christianisme, en l'appliquant, de manière convaincante, au cas particulier de BR. Il reste à se demander si les rabbins antiques ont dialogué seulement avec les judéo-chrétiens et les chrétiens et s'ils n'avaient pas un autre partenaire juif de discussion : le judaïsme sacerdotal et synagogal[9].

José Costa

187-189, 193-194). Concernant Rébecca, la construction d'un miracle, la matrice que Dieu façonne pour elle, permet aux rabbins de dialoguer avec leurs rivaux chrétiens, mais dans la *Pesiqta de-rab Kahana* (3, 1), Ésaü tente de couper cette même matrice (= de mettre fin au dialogue ?) (p. 337).

[8] La présentation négative de 'Ā'isha et positive de Fāṭima dans les *Pirqe de-rabbi Eli'ezer* s'explique peut-être par l'influence du shi'isme (p. 426).

[9] Voir S. Mimouni, « Le "judaïsme sacerdotal et synagogal" en Palestine et en Diaspora entre le IIe et le VIe siècle : propositions pour un nouveau concept », *Comptes rendus de l'académie des inscriptions et belles-lettres* 159, 2015, p. 113-147 et J. Costa, « Qu'est-ce que le "judaïsme synagogal" ? », *Judaïsme ancien, Ancient Judaism* 3, 2015, p. 63-218.